

Des individus, dans le but de se procurer un avantage illicite, ont immergé dans ce fluide des monnaies d'or, surtout étrangères, et notamment des pièces françaises et anglaises, et ne les ont retirées que lorsque environ 10 à 15 pour 100 d'or s'en était détaché, après quoi ils ont remis en circulation ces monnaies, qui ne présentent à l'œil aucune altération.

Comme à Berlin la plupart des forts paiements se font en or, on n'y pèse pas plus les monnaies d'or que l'on ne pèse ailleurs les pièces d'argent, et les monnaies d'or, altérées de la manière que nous venons de le dire, ont été reçues sans difficulté; aussi le commerce a-t-il été plongé dans la plus grande consternation, lorsque hier matin il a trouvé dans les journaux un avis émané de la direction de la Monnaie royale, et qui annonçait qu'en faisant procéder à la fonte de 20,000 pièces d'or étrangères, on avait trouvé un notable déficit dans leur poids, et on avait découvert que ces monnaies avaient été rongées par l'opération de la dissolution qui fait partie des procédés de dorure galvanoplastique.

La police, qui, la veille déjà, avait été avertie par la direction de la Monnaie, mit sur-le-champ ses agents en campagne, et dans la nuit d'ant-hier à hier ceux-ci ont arrêté plus de cent cinquante personnes, qui, selon toute probabilité, ont travaillé à l'altération des pièces d'or. Ce sont pour la plupart des ouvriers bijoutiers et orfèvres.

VIE DE MGR. BORIE,

MARTYR AU TONQUIN.

Loin de toute route et de tout chemin, au sein d'une vallée du Limousin, étroite, sombre et profonde; s'élève solitaire, sur le bord d'un ruisseau, une humble maison, sanctuaire de probité, de travail et de vertu. C'est le moulin de Cors, dont la joyeuse activité égaye ce site aimable mais un peu sauvage. Là, renfermée dans ses collines revêtues de bruyères et cachée encore sous l'ombre austère des châtaigniers, vit tranquille et laborieuse une famille que Dieu a glorieusement éprouvée et bénie. Cette vénérable veuve qui, entourée d'une verte postérité, régit doucement ce petit royaume, a donné le jour à deux missionnaires, et déjà l'un des deux est mort martyr; l'autre va partir bientôt. Pauvre femme! heureuse mère! L'enfant qu'elle prie et qu'elle pleure était né dans ce moulin qu'elle n'a jamais peut-être perdu de vue, et il est allé, trente ans après plein de force et de vie, mourir aux extrémités du monde! Elle venait d'apprendre cette nouvelle; elle écoutait, troublée d'horreur et de joie, les détails affreux du supplice où il a gagné la couronne céleste; un autre de ses enfants, le dernier né, s'approche, l'embrasse et lui dit: Je pars; Dieu m'appelle où mon frère est mort; ma mère, bénissez-moi; je veux ouvrir le Ciel aux bourreaux de votre fils! Voilà les grandeurs de cette vallée inconnue; voilà ce qui s'est passé, voilà ce qu'on a souffert, voilà ce qu'on a rêvé dans ce pli de terrain entre deux collines qu'aucun souffle de l'ambition humaine n'a jamais traversé, et que Dieu s'était plu à combler de sagesse, de paix et de bonheur.

M. Pierre-Rose-Ursule Dumoulin-Borie, né le 20 février 1808, annonça de bonne heure ce qu'il serait. On remarquait en lui une grande piété, une étonnante force de caractère et une extraordinaire douceur. Un vénérable oncle, curé d'une paroisse voisine, commençait son éducation, et put dès lors prévoir que son élève aimait Dieu et l'Eglise. En effet, malgré de légers relâchements, suivis de vifs et prompts repentirs, Pierre ne cessa de croître en vertu, comme il croissait en force et en intelligence. Cependant, même au séminaire il sentait encore des doutes sur sa vocation. Il avait voulu être médecin, il voulait être militaire. Au milieu de ces incertitudes, un cahier des *Annales de la Propagation de la Foi* tomba dans ses mains. En lisant ces beaux et naïfs récits des travaux, des souffrances, des supplices des missionnaires, il n'hésita plus; il sut ce qu'il devait faire de tout le courage et de toute la charité qu'il sentait en lui. Il garda profondément au fond de son âme un secret si terrible pour sa mère; mais il se prépara tout ensuite à la rude carrière qu'il était fier d'embrasser. Il avait pris l'habit ecclésiastique et la tonsure, et remplissait pendant ses vacances, dont il allait jouir au moulin, tous les devoirs d'un zélé catéchiste, ardent et infatigable à toutes les œuvres de charité, acceptant toutes les fatigues, s'imposant les privations, toujours paisible, toujours content. On admirait sa vertu; et on ne la connaissait pas. Sa mère était heureuse; elle le voyait curé de sa paroisse ou aux environs, fixé près d'elle à jamais, là pour l'aimer, là pour la consoler, là pour lui fermer les yeux. Il ne disait rien; il se tournait vers Dieu en silence, demandant pour lui les épreuves de l'apostolat et la palme du martyr, pour sa mère, la résignation. Son père, entouré de ses soins et soutenu de ses prières, était mort dans la paix des chrétiens.

Le moment vint enfin de se déclarer. Formidable moment! Le malheureux jeune homme, qui avait déjà d'étranges combats à livrer contre lui-même et qui ne pensait pas pouvoir jamais se rendre di-

gne du sacerdoce, ni assez aimer le Dieu saint auquel il offrait sa vie, eut à résister aux prières de toute sa famille, aux larmes, au désespoir de sa mère. Ne comptant plus ses autres enfants, et lui montrant ses vêtements de veuve, elle lui demandait s'il voulait aussi mourir et la laisser seule entre deux tombeaux. Hélas! on l'abreuvait de ces mille amertumes que les meilleurs d'entre le monde, et les plus chrétiens, prodiguent à quiconque se veut donner à Dieu entièrement. Si je parlais, pensait-il, de traverser l'Océan pour aller chercher la fortune, si je m'engageais dans les armes pour obtenir un peu d'honneurs et de renom, ma mère sans doute pleurerait encore; mais les autres se rendraient à mes desirs et la forceraient d'y acquiescer! Tous les jours on revenait à la charge pour le dissuader de partir. Si on le respectait trop pour faire briller à ses yeux les lointaines splendeurs où le prêtre peut prétendre, on lui montrait le travail et les privations qui l'attendaient sur les lieux mêmes, dans le diocèse, sans les aller chercher si loin. Il tint bon, mais pour se fortifier contre ces coups répétés à chaque instant et qui le navraient, son âme avait besoin d'un grand appui. Il alla le demander à la sainte Vierge, au sanctuaire de Roc-Amadour, célèbre dans toute la contrée. Prosterné devant la miraculeuse image que les fidèles vénèrent depuis quinze siècles, il y passa toute une nuit en prières: ce fut la veille des armes; elle le rendit invincible, et l'on cessa même de le persécuter. La pieuse mère craignit à la fin que tant de résistance n'offensât Dieu. Plus forte, quoique toujours inconsolable, elle donna le consentement qu'elle ne pouvait plus, qu'elle n'osait plus refuser.

Le jeune abbé fixa dès-lors en lui-même le jour très rapproché de son départ. C'était une fête de famille: il avait tendrement pensé que les nombreux parents qui se réuniraient au moulin ce jour-là assisteraient sa mère dans un moment si douloureux et qu'elle croyait encore éloigné.

Une dernière fois il se promène autour de la maison paternelle et contemple le doux vallon où il est né; une dernière fois il s'assied au banquet patrilial, entouré de tous ces êtres chers qui ne savent pas qu'ils ne le reverront plus et qui ne répondront point à son adieu; une dernière fois aussi on le presse et on le conjure de rester, et les arguments du monde sont vaincus par sa patiente résolution. La nuit est venue, tout dort, il sort à petit bruit de sa chambre, le corps brisé par un violent accès de fièvre, le cœur saisi d'une angoisse immense, l'âme inébranlable et saine. Il passe près du lit où dormait son oncle, qui fut pour lui un second père; il passe près du lit de sa mère, il ne s'arrête pas, il franchit le seuil! Voilà ses liens rompus, le voilà libre, il éclate en sanglots et s'enfuit. L'homme qui venait de fuir un tel sacrifice était dans sa vingt-deuxième année. Un an après, le 1^{er} décembre 1830, ordonné prêtre avec dispense d'âge, il s'embarquait au Havre pour Macao. Les pieux directeurs du séminaire des Missions-Etrangères l'avaient gardé un an et le jugeaient digne du combat.

L'établissement des missions à Macao est le premier noviciat du martyr. C'est là qu'ils s'instruisent, les yeux attachés sur les périls qui les attendent, à perdre assez leur physionomie européenne pour pouvoir au moins franchir la frontière qui les sépare du travail et du danger. Travail plus difficile pour M. Borie que pour un autre. Sa haute taille, sa chevelure blonde, toute sa physionomie lui était absolument l'espérance de passer jamais pour un Cochinchinois. Mais il le savait avant de partir, et déjà, au moulin de Cors, il disait: Je serai difficile à cacher, on m'aura bientôt pris, je m'en irai à Dieu plus vite! Du reste, comme tous ses confrères, il apprenait en peu de temps ce qu'il fallait savoir, et profitait d'avoir su si bien d'avance s'habituer à la gêne et aux privations. Sa destination était pour le Tonquin, dont la frontière n'est qu'à 150 lieues de Macao. Cependant, depuis un an, aucune nouvelle n'était arrivée de cette chrétienté nombreuse et fervente. On craignait qu'une persécution n'y eût éclaté. M. Borie n'en désirait que plus ardemment d'y pénétrer. Enfin, on reçut un message. La persécution, sans être ni générale ni très vive, sévissait au Tonquin; un évêque, Mgr. Longer, vicaire apostolique, venait de mourir après 55 ans d'apostolat; un missionnaire français était malade; deux prêtres indigènes étaient morts; trois autres avaient été emprisonnés, plusieurs chrétiens avaient subi des condamnations, l'avenir était plein de menaces: il fallait du secours. Le 27 janvier 1832, M. Borie s'embarqua sur une somme chinoise, pour pénétrer dans le Tonquin par la Cochinchine, ce qui allongeait son voyage de 2 ou 400 lieues; mais qu'est-ce que cela? Avec lui étaient trois prêtres que le même vaisseau avait amenés de France, en même temps que lui: M. Molin, destiné aussi au Tonquin. M. De La Motte et M. Vialle, qui devaient rester en Cochinchine. Ils étaient tous les quatre jeunes, joyeux, forts et pleins de courage;